

LES CANNES ET LES SOIES

COMMENT LES ÉQUILIBRER

par Charles RITZ

Nous allons, si vous le voulez bien, quitter momentanément le petit matériel dont je vous ai entretenu jusqu'ici pour aborder un sujet qui me tient encore plus à cœur et que je crois connaître mieux, celui des cannes. Voici bien des lustres que je potasse la question ; si j'ai fini par me faire une opinion précise, c'est à la suite d'innombrables essais et d'expériences que ma manie de bricoleur devait m'amener à pousser plus loin que ne le font généralement les plus méticuleux des pêcheurs, jusqu'à la construction même des cannes !

Je sais bien qu'en abordant ce sujet, je vais côtoyer un sérieux danger ; il va falloir que je cite des noms, que je compare des marques ; je supplie mes lecteurs de se bien pénétrer de cette idée que mon seul but est de leur rendre service, que je n'obéis à aucune espèce de préoccupation commerciale ; Hardy, Payne, Ogden Smith, etc., ne me soudoient pas ! Tant mieux si je leur fais plaisir, tant pis si je leur fais de la peine ! Une seule chose m'importe, éviter aux lecteurs d'*Au bord de l'Eau* les longues et fastidieuses expériences que j'ai dû faire moi-même avant d'arriver à ce que j'estime être la bonne formule.

De ces expériences, de ces tâtonnements, je peux donner un court aperçu en rappelant ici quelques vieux souvenirs. Mes premiers déboires datent de 1913. Mon ami Louis m'avait convié à une partie de pêche à la truite dans la propriété de M. X..., près de Forges-les-Eaux, sur la partie supérieure de l'Andelle. Je n'avais jusque-là pratiqué que la pêche à la sardine

de lac en Suisse, et j'y étais arrivé à une très jolie force ; du moment que j'avais une canne, un fil, un hameçon et de la mie de pain, je ne craignais personne. Je me considérais exactement comme le roi de la sardine et ce n'est pas sans un certain orgueil anticipé que j'imaginai l'ébahissement de mon ami à me voir sortir toutes les truites du ruisseau avec mes chères boulettes. Quand je lui fis part de mes intentions, il sursauta : « Tu plaisantes, je pense ! Les truites ne se pêchent pas à la mie de pain, mais à la mouche artificielle, avec une canne en bambou refendu, et à la volante. »

Adieu, boulettes chéries, le roi de la sardine devient un *tender foot* (pied tendre), comme disent les cow-boys du Far-West à propos des gens de l'Est qui arrivent chez eux avec l'intention d'enfourcher des chevaux sauvages.

Nous partîmes à huit heures du matin, ma chienne-loup, Tata, me suivant. Louis m'avait prêté une superbe canne, mais j'avais eu la prudence, ou plutôt la veine, de laisser à l'hôtel ma fiancée Gertie qui jusqu'ici me considérait authentiquement comme un grand pêcheur. Arrivés sur la rivière, notre hôte nous abandonna, ayant quelques courses à faire, et nous promettant de venir nous rejoindre avant le déjeuner.

L'eau était limpide ; beaucoup d'herbes, mais pas un poisson visible ; c'est vrai que les sardines de lac sont parfois cachées elles aussi ; j'attaquai à grands coups de fouet, avec l'impression d'être plutôt un cocher d'omnibus qu'un pêcheur sportif.

A onze heures et demie, notre hôte apparut, muni d'une canne en greenhart ; j'étais fourbu, tous les muscles du bras droit endoloris, la paume de la main illuminée d'un foisonnement d'ampoules rouges. J'étais furieux, persuadé que l'on s'était moqué de moi et qu'il n'y avait pas plus de truites que de sardines dans ce ruisseau. Question habituelle : « Bonne pêche ? — Hum, hum ! (modestement) je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de truites dans cette rivière, en tous cas je n'ai rien vu. »

M. X..., sourit : « Si vous voulez, avant le déjeuner je vais essayer d'en prendre quelques-unes. Tenez, voyez-vous, sur la rive opposée, juste avant le tournant au pied de l'arbre, il y en a une en position. » Les yeux écarquillés, je dis « oui », mais je n'avais rien vu du tout. Quelques lanciers rapides, sa mouche se posait exactement à l'endroit indiqué, un remous violent, il l'avait, et la mit en vitesse dans son panier. Pendant trois quarts d'heure l'opération se répéta fréquemment, et à la douzaine il s'arrêta.

Eh bien, je n'y avais vu que du feu, mais j'avais compris. M. X... devait être un élève à la fois de Constant le Marin et de Robert Houdin ; pour prendre des truites à la mouche, il fallait être hercule et magicien. « Après tout, me disais-je, j'aime encore mieux la sardine de lac, c'est tout aussi bon que la truite, en friture. »

L'année suivante, je partis pour l'Amérique. Malheureusement, là encore, pays vierge, on ignore les poissons blancs des lacs suisses ; je m'initiai donc à l'art de capturer le black-bass et le brochet dans les lacs du Canada et des États-Unis, l'espadon et le tarpon dans les eaux limpides de Floride.

En avril 22, étant à New-York, je fus amené à passer de longues heures chez mon dentiste, Vandervoort, pour la confection de deux râteliers ; ne pouvant faire autrement, il écoutait mes histoires de pêche, mais un jour, excédé, il finit par me dire : « Un médecin ou un dentiste qui se respecte ne pêche que la truite, aussi, pour vous consoler des souffrances que je vous ai infligées, je vous invite à venir avec moi dimanche. » Je bondis : « Rien à faire. » J'avais compris son plan infernal : non satisfait de m'avoir fabriqué pour 500 dollars de dents, il comptait qu'en m'énervant, en jurant et râlant à la pêche à la truite, je perdrais mes râteliers et qu'il devrait m'en fabriquer deux nouveaux. Mais non, j'avais trop présents à l'esprit mes déboires de Forges-les-Eaux.

Vandervoort était plus malin que moi, il avait repéré mon point faible ; tous les lundis il m'apporta de belles truites et cela me mit dans un tel état d'énervement qu'à la fin, n'y tenant plus, je lui téléphonai mon acceptation. Nous primes rendez-vous pour acheter le matériel ; après tout j'en serais quitte pour laisser mes râteliers à la maison. Nous allâmes donc chez Abercombies et Fitch, où je devins possesseur d'un magnifique équipement pour la somme de cent cinquante dollars.

Bien entendu, une fois sur la rivière, et malgré toutes ses promesses, Van s'occupa surtout de ses truites et me laissa me débrouiller tout seul. Je décidai donc d'y arriver coûte que coûte ; le résultat c'est qu'à la fin de la saison, six truites avaient dévirginisé mon tableau. Encore quelques visites chez Abercombies et Fitch, encore deux cents dollars jetés à l'eau, je fus à la tête d'une importante collection de cannes, moulinets, mouches, etc. avec un joli lot de souvenirs, deux ou trois baignades dans l'eau glacée. Il est vrai que mes râteliers étaient toujours adhérents à mes gencives.

Or voici que pendant mes nombreux séjours aux Catskills, à 150 kilomètres au nord de New-York, je fis la connaissance de Fred Payne ; de ce jour-là date mon initiation.

— Si seulement, lui dis-je, je pouvais visiter votre atelier de Highland mills, quelle joie pour ma passion de bricoleur !

Il m'y autorisa un jour, et à partir de là je passai avec lui la plupart de mes week-end, les samedis dans l'atelier, apprenant la fabrication, et les dimanches sur la rivière, les oreilles grandes ouvertes à ses précieux conseils ; je pus ainsi faire d'innombrables et bien utiles essais.

En 1928, je revins en France avec un lot de cannes spécialement étudiées et réalisant la perfection technique pour le lancer à la mouche sèche. Dès ma première saison de pêche en France, je constatai que mes amis utilisaient tous un matériel beaucoup plus lourd que le mien, selon la méthode anglaise, et que mes petites cannes légères me donnaient les mêmes résultats exactement. Toutefois, je n'étais pas satisfait des soies que j'employais, ayant l'impression qu'elles étaient inutilement lourdes lorsque je dépassais 15 mètres.

Je me livrai alors à une étude approfondie de différents types de soies, et de l'équilibrage de la ligne par rapport à la canne ; tout cela avec étude comparative entre mon équipement et celui de mes amis.

C'est ainsi qu'après plusieurs années j'ai finalement adopté un type unique de canne et de soie. Nous avons tous, bien entendu, nos préférences, nos goûts, qui diffèrent la plupart du temps ; toutefois le pêcheur de truites se laisse, je crois, trop souvent guider inconsciemment par ses essais personnels, limités à un matériel restreint avec lequel, par suite d'une longue pratique, il finit par devenir très adroit ; de ce fait, il se croit en possession de l'outillage idéal. Mes relations amicales avec Fred Payne m'ont donné des facilités exceptionnelles pour mettre au point un matériel complet que, pendant plus de cinq ans, je me suis appliqué à perfectionner toujours davantage. Pour éviter de m'habituer à une canne ou à une soie, je me suis astreint à en changer à chaque séance de pêche ; les renseignements que je peux vous donner sont donc précis, basés sur l'expérience et, je le répète, strictement impartiaux.

Loin de faire une confiance absolue et amicale aux cannes Payne, j'ai chargé le fabricant anglais, Ogden Smith, de copier les modèles mis au point à New-York ; il s'en est tiré si parfaitement bien que je suis maintenant nanti d'une canne type américain parfaite, que j'emploie depuis plus de deux ans, et qui même est encore supérieure au modèle. Malheureusement, Ogden Smith n'a jusqu'ici pu réussir qu'un seul exemplaire en huit pieds, avec un scion puissant bien qu'in vraisemblablement fin et léger. J'ai soumis son modèle à mon ami Payne qui dispose d'une machine micrométrique à refendre le bambou et doit encore améliorer cet engin. Nous arriverons alors très près de la perfection et Payne, aussi bien qu'Ogden Smith, et Hardy si celui-ci veut s'intéresser à « mon » modèle, pourront fabriquer en série et mettre à la disposition des pêcheurs français la canne idéale toujours semblable à elle-même. Tous les marchands d'articles de pêche pourront, selon toute prévision, la mettre en vente à un prix abordable.

Dans mon prochain article, je vous exposerai en détail les caractéristiques de cet engin au point de vue de sa construction et au point de vue de son action.



Le recommandage
du Tromail.

Cl. Dr. Charpentier.

LES CANNES ET LES SOIES COMMENT LES ÉQUILIBRER

Par Charles RITZ

En terminant mon précédent article, je vous annonçais une description des cannes de Payne que je connais bien pour les avoir vu construire et pour m'être exercé moi-même, chez Payne, à ajuster ensemble bambous, viroles, etc.

Les fabricants actuels sont Jim Payne, fils de Fred Payne, fondateur de la maison, et Guy Oran, ancien premier contremaître de Léonard. Ils ne font qu'une seule qualité, construction simple, 6 brins, bambou durci dans une étuve par un procédé secret, et refendu par une machine spéciale, micrométrique ; les brins sont collés à la colle Le Page et vernis au vernis type bateau « Valspar » ; les viroles de maillechort durci, étiré à froid et non brasé, sont cimentées au bambou avec de la ceruse et rivées ensuite, de façon qu'elles soient à la fois imperméables à l'eau et inarrachables.

Payne m'a confié qu'il avait abandonné la fabrication avec du bambou non durci car il en avait eu trop de déboires ; le durcissement est indispensable pour atteindre la résistance nécessaire malgré l'extrême finesse du bout des scions. Tous les anneaux sont en acier tungstène du type snake, extra-larges et légers, le premier étant cependant en agathe. La poignée est légère, mince et plutôt courte, ce qui permet de réaliser une grosse économie de poids ; on l'a du reste bien mieux en main et cela représente une utile économie de... fatigue. Le porte-moulinet est en aluminium durci et poli non corrodé du type à vis. Toute les cannes sont livrées en tube aluminium.

Payne limite sa production à 500 cannes par an. J'ajoute que c'est lui-même qui refend le bambou et la colle, et qui veille à l'équilibrage par des essais de lancer avec différentes soies. Grâce à sa machine micrométrique il est capable de garantir, pour deux cannes, la même action et le même poids à 5 grammes près.

Venons-en maintenant à un point extrêmement important, la soie. Bien équilibrée, une soie peut améliorer de 100 p. 100 le rendement d'une canne. Il en existe trois principaux types : 1° La double queue de rat renflée au milieu et s'amincissant à chaque extrémité (soie réversible quand une extrémité est usée), elle se fait en cinq grosseurs ; 2° La soie type Filip, avec queue de rat à un bout, c'est-à-dire renflement plus près d'un bout que de l'autre, et ayant juste la longueur et le poids nécessaires pour faire travailler la canne avec son action *optima* ; avantage énorme, elle n'augmente que de très peu le poids lorsque l'on dépasse 15 mètres, du fait qu'elle est alors redevenue très mince et parallèle jusqu'au bout ; elle passe au travers du vent, voyage beaucoup plus vite dans l'air, shoote très bien ; mais elle est moins économique du fait qu'elle n'est pas réversible.

Enfin ; 3° la soie américaine Ashaway, du même genre que la Filip mais à quadruple fuseau ou à double renflement ; (elle se fait en quatre grosseurs). Ayant 40 yards de long et les renflements étant symétriques, elle est pleinement réversible. Toutefois j'ai fait quelques réserves concernant son émail ; le procédé utilisé ne semble pas faire intervenir l'huile de lin, et elle a tendance à s'écailler si l'on n'en prend pas des soins extrêmes. Par contre elle coûte moitié moins cher, donc cela revient au même. J'ajoute que l'émail étant très dur elle shoote admirablement.

A mon avis, de ces trois types de soie, le n° 1 est périmé, je suis nettement partisan de types 2 ou 3. Je crois que les lanceurs, et ceux qui les conseillent à leurs débuts, ont tendance à adopter des soies trop lourdes qui simplifient beaucoup le lancer. N'oubliez jamais une chose essentielle : le poisson a une terreur du fil qu'il voit sur l'eau, et même du bas de ligne qu'il y devine.

Pour équilibrer canne et soie, la seule chose à faire c'est d'essayer plusieurs soies ; si vous lancez correctement vous saurez qu'à deviner pour chacune l'air de... à ce moment il vous recommandera à merveille. Si vous êtes novice, prenez l'avis d'un spécialiste comme il s'en trouve d'excellents parmi les marchands d'articles pour la pêche sportive. Toutefois

j'ajoute que pour les cannes de type américain que je viens de décrire, ce sont les soies Filip n° 3, 2 1/2 et 2 qui donnent les meilleurs résultats ; le n° 3 pour lancers jusqu'à 18 mètres et sans vent, 2 1/2 et 2 s'il y a du vent et pour lancer jusqu'à 25 mètres. J'emploie moi-même la 3 et la 2, mais si vous préférez n'avoir qu'une seule soie, je vous conseille la 2 1/2.

J'insiste sur l'utilité de pêcher avec les soies les plus légères possible. Au point de vue du moulinet, qui joue un rôle évidemment important dans l'équilibrage d'une canne, voici ce que je vous conseille : pour les cannes jusqu'à 150 grammes, le Saint-Georges 3 inches ; au-dessus de 150 grammes le Saint-Georges 3 inches 3/8, et pour la canne de 10 pieds, probablement un 3 5/8 (demandez à ce sujet l'avis d'un hercule, ou si c'est pour pêcher le saumon, adressez-vous au capitaine Edwards, qui s'y connaît).

Je vous conseille vivement le moulinet à *frein silencieux* de Hardy ; j'en utilise un depuis 1922, il n'a jamais bougé ; de plus il est très léger, or c'est important, n'utilisez jamais un moulinet trop lourd ; sous prétexte d'équilibrage vous augmentez le poids, et vos lancers, en fin de journée, s'en ressentent sérieusement. J'ai naturellement deux tambours de rechange, pour mes deux soies Filip n° 2 et n° 3, et de plus une soie parallèle bien vieille, et qui n'a jamais été graissée, pour la mouche noyée.

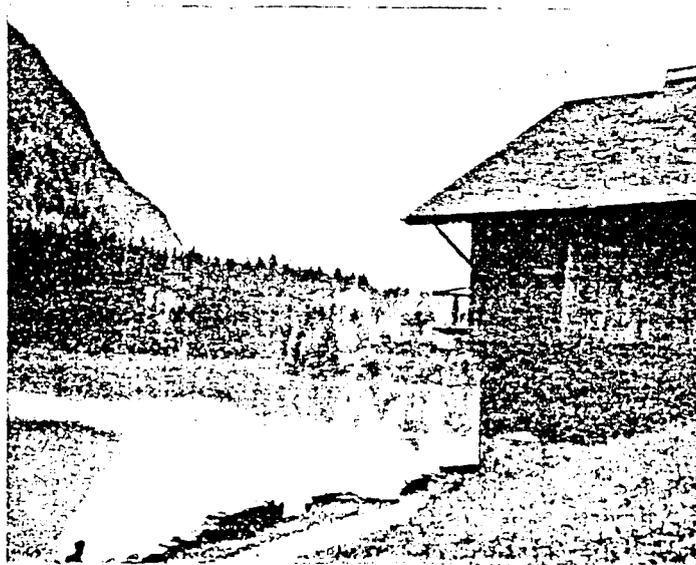
Voyons maintenant le bas de ligne. Je suis d'avis que, sauf par vent moyen ou fort, il faut 3 yards, avec en plus une pointe rajoutée, sinon même deux, du même calibre que la dernière pointe. La mouche se posera à la perfection ; j'avoue, mais peut-être est-ce manque d'habitude, être tout à fait incapable de poser une mouche correctement avec un 3 yards « normal ». Il faut naturellement que le calibre de la pointe soit en proportion exacte de la grosseur de la mouche, c'est-à-dire, pour les très petites mouches, 4 X, pour les moyennes, 3 ou 2 X, pour les grosses, type mouches de mai, 1 X ou 2 au minimum. On voit parfois des pêcheurs monter une mouche de mai sur un 5 X, et s'étonner de voir leur insecte céder à la première sollicitation d'une sardine ou d'un roseau !... Et gare aux nœuds ! Pour ma part j'ai une secrète prédilection pour les bas de ligne marron, type Farlow ; ils ne s'effritent pas car la racine est recouverte, enduite d'un produit chimique qui la garnit comme un émail. Par exemple ils sont plus cassants que les autres lorsqu'ils sont secs ; mouillez-les bien par conséquent avant de vous en servir ; ils sont très coûteux, c'est entendu, mais très durables, et résistent admirablement au dangereux contact des herbes.

L'un des principaux avantages du bas de ligne marron est qu'il ne brille pas au soleil et surtout ne réfracte pas la lumière puisqu'il n'est pas transparent. Au-dessus de la surface il est moins visible pour le poisson, et sur la surface aussi, car il ne diffuse pas la lumière en un reflet clair au fond de l'eau. Vous avez sans doute remarqué, lorsque vous lancez dans de l'eau calme et au soleil, sur un poisson que vous voyez, qu'il fait un « écart » lorsque le reflet d'un bas de ligne incolore passe sur lui. Rien de pareil avec le bas de ligne marron qui fait une ombre insignifiante sur le fond.

Mais c'est surtout la visibilité dans l'air que je crois importante.

La prochaine fois nous parlerons de méthodes de lancer ; je m'efforcerai de ne pas dire la même chose que mon camarade Chavannaz, mais lui voit les choses en pratique plus qu'en coupeur de bas de ligne en quatre, et puis, du reste, je vous parlerai plutôt méthode qu'action de pêche à proprement parler. Je m'attacherai surtout à l'action de la canne américaine dont j'ai décrit la fabrication.

N. D. L. R. Charles Ritz nous envoie son article d'un lointain pays où il continue, l'heureux, de taquiner l'ombre, et des ombres de taille : je rentre à l'instant de la pêche, nous écrit-il, avant pris un ombre de 1 kg. 500, de 20 centimètres de long, à la mouche sèche sur 3 X ; les trois premiers qui sont montés étaient aussi très gros et m'ont cassé sans que je ferre.



Lac de Montriond (Haute-Savoie). (Cl. Monnier, Genève.)

LES CANNES ET LES SOIES

COMMENT LES ÉQUILIBRER

Par Charles RITZ (*Suite.*)

J'ai l'impression bien nette d'avoir mis un peu la charrue avant les bœufs. La faute en est pour une part à notre excellent rédacteur en chef qui, pendant mes vacances, n'a pas respecté exactement l'ordre dans lequel je prévoyais que seraient publiés les articles que je lui ai envoyés.

Avant de vous parler des soies et des bas de ligne, j'aurais voulu en finir avec la construction de la canne idéale (à mon avis) et vous parler en particulier de son action ; je vais le faire aujourd'hui, avec l'intention de continuer et de finir cette série technique par une description des modes de lancer de la mouche, méthode anglaise et méthode américaine.

En fait de technique, j'ai peur que ces articles dans lesquels j'enquête mon dada ne le soient bien un peu beaucoup, mais mon ami Burmand m'affirme, et je suis tout disposé à le croire, que ces questions de cannes à mouches sont relativement très peu connues et que, même un peu ardues au premier abord, elles doivent intéresser tous ceux qui, comme nous, cherchent constamment à améliorer leur sport, leurs performances, leur rendement, et à augmenter leur plaisir.

Allons-y donc encore une fois dans la question technique ; je vais

essayer de vous donner un aperçu des caractéristiques de la canne que j'emploie et que j'ai fait construire, je vous l'ai déjà dit, à la fois par une maison américaine (Payne) et par une maison anglaise (Ogden Smith), ou plus exactement par Ogden Smith sur base d'un premier essai réalisé par Payne. Cette canne, je viens encore d'avoir l'occasion, l'été dernier, de la mettre sévèrement à l'épreuve, elle a tenu, et au delà, tout ce que je lui avais fait promettre ; c'est donc avec une confiance basée avant tout sur l'expérience que je m'en fais l'apôtre.

Pour plus de clarté dans cet exposé, j'appellerai ma canne le type « A », et j'appellerai type « B » la canne standard américaine.

Ayant fait pendant des mois beaucoup d'essais avec ma type « A », j'ai eu la curiosité d'en prendre des mensurations exactes pour tâcher de raisonner le coup ; je vous donne ci-après un schéma chiffré qui vous permettra de suivre exactement ce que je vais vous dire. Pour avoir des mensurations exactes, je me suis fendu d'un micromètre et j'ai pris mes mesures à différents niveaux sur le type A et sur le type B, en ayant soin de tourner chaque fois la canne sur elle-même de façon à mesurer

ABBE n° 7 octobre 1935

toutes les faces et à pouvoir établir pour chaque niveau une mesure moyenne (il peut en effet y avoir de légères différences d'épaisseur à un même niveau).

Ces différences, elles existent aussi d'une canne à l'autre dans la même catégorie de type ; cela varie suivant l'épaisseur du bambou et suivant que la canne est construite en simple ou en double épaisseur. Je rappelle ici, pour mémoire, que les constructeurs ont dès longtemps essayé de mettre deux épaisseurs de bambou formant un anneau hexa ou octogonal (voir schéma) ; en fait les différences sont minimes et ne jouent qu'un rôle très réduit sur l'action de la canne, à condition que le bambou employé soit de première qualité et bien durci ; il peut y avoir aussi quelques différences de poids, ceux que j'indique ci-après s'entendent avec des poignées légères et courtes.

La canne « type A » mesure 2^m,48 et pèse 145 grammes ; la canne « type B » mesure 2^m,60 et pèse 140 grammes. Les poignées et porte-moulinets, ainsi que les anneaux, sont identiques dans les deux modèles.

Nous constatons donc : 1° que le type A, quoique plus court de 12 centimètres, pèse 5 grammes de plus ; si maintenant nous examinons les chiffres fournis par les mensurations, nous voyons que l'épaisseur au bout du scion est de 15/100 de millimètre de plus pour le type A que pour le type B.

Voyons maintenant, toujours au moyen des chiffres fournis par les mensurations, quelles sont les différences essentielles existant dans la conception même, l'architecture pourrais-je dire, de ces deux cannes. Dans le troisième schéma, où j'ai remplacé les chiffres par des lettres, je montre que dans le type A, entre X et Z, il y a un renforcement dans l'épaisseur du bambou ; cela est je crois très important, c'est à cela en effet que j'attribue pour une grande part la différence tout à fait remarquable existant entre l'action de chacun de ces deux modèles ; qu'il s'agisse de lancer par vent ou par temps calme, du moment que l'on veut atteindre un minimum de 15 mètres, l'effort est de 50 p. 100 moins grand avec le type A qu'avec le type B ; la rapidité, en outre, est très supérieure ; enfin au point de vue distance maximum, on obtient de 3 à 5 mètres de plus. Or, je le répète, le poids n'est supérieur que de 5 grammes et les différences d'épaisseur chiffrées par centièmes de millimètre seulement.

Dans le type B, on a beaucoup plus de souplesse, de la virole centrale au point Z, le scion est lui-même un peu plus faible, mais ce n'est pas cela qui joue un rôle important, c'est, je le répète, le renforcement de la partie centrale.

Si l'on prend en mains, l'un après l'autre, mes deux modèles, c'est le type A, plus lourd de 5 grammes, qui paraît le plus léger ; ce qui change un peu quand on est habitué aux cannes normales, c'est la brièveté de sa poignée, mais si courte qu'elle soit, je la considère comme largement suffisante et cette brièveté permet de gagner un poids précieux. De plus, on a la canne bien mieux en main.

De ce que je viens de dire, il ne faut pas conclure qu'à mon avis la canne idéale doit être raide dans le sens que l'on donne généralement à ce mot ; mon type A est raide, il est même très raide, c'est entendu, mais n'a rien de commun avec une trique, elle est en effet extrêmement légère du bout supérieur et, chose tout à fait remarquable, quand on la fait agir dans sa main et qu'on veut l'immobiliser, l'action s'arrête instantanément alors qu'elle continue avec le type B, comme du reste avec la plupart des cannes.

Je me suis basé, on le voit, sur des cannes en deux brins et non en trois ; j'ouvre à ce propos une parenthèse : je considère qu'une canne à mouche doit être en deux brins, car le travail maximum d'une canne raide de ce type se produit généralement au niveau où la 3 brins a sa virole supérieure ; or il est évident que la virole paralyse l'action du bambou.

Une seconde parenthèse : le poids de 145 grammes, ou de 140 pour le type B, s'entend non seulement pour une poignée légère, mais pour un nombre très réduit de ligatures, des anneaux larges mais extralégers, du type Snake, une virole à succion en maillechort durci, sans vis.

J'en viens maintenant au côté pratique ; craignant de me laisser tromper par les sentiments presque paternels que j'éprouvais à l'égard de la canne type A, j'ai tenu à la soumettre aux essais les plus rigoureux, et à la faire essayer par des amis bons pêcheurs et difficiles.

Depuis l'ouverture du printemps 1934, j'ai pris plus de 2 000 truites et ombres, dont 625 exactement l'été dernier en Autriche et en Bavière ; en outre, je me suis fixé le programme suivant :

1° Employer ma canne exclusivement pendant deux saisons successives et cela dans tous les genres de rivières et pour tous les modes de pêche (mouche sèche, mouche noyée, petite cuillère, vairon naturel), torrent de montagne, chalk-stream (type rivières de Normandie), petits ruisseaux, pêche dans l'eau ou du bord avec toutes sortes d'obstacles et par tous les temps, bourrasques y comprises.

2° Prier des as de pêcher avec moi les endroits les plus difficiles, en employant le matériel et la méthode qu'ils considéraient comme les plus adéquats.

3° M'efforcer moi-même avec mon type A de faire exactement ce qu'ils faisaient.

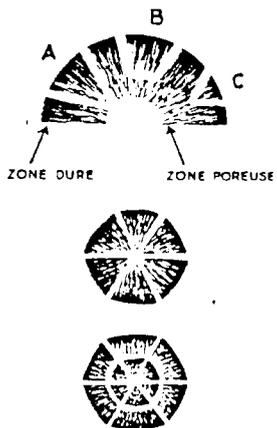
Le résultat est que j'ai réussi 90 p. 100 de leurs performances au point de vue nombre des prises, et au point de vue précision, distance, lutte contre le vent, etc. ; je crois même avoir eu beaucoup moins de mal qu'ils n'en ont eu. Dans deux essais successifs et tout récents que j'ai faits dans des conditions normales, c'est-à-dire non excessivement bonnes : j'ai fait 16 et 18 truites dans l'après-midi ; ce n'est pas un record, mais enfin il s'agissait de beaux poissons.

Voici du reste deux exemples qui illustrent bien ce que je vous disais et que je vous prie aussi de considérer comme exacts sans vous laisser influencer par cette satanée Coccinelle :

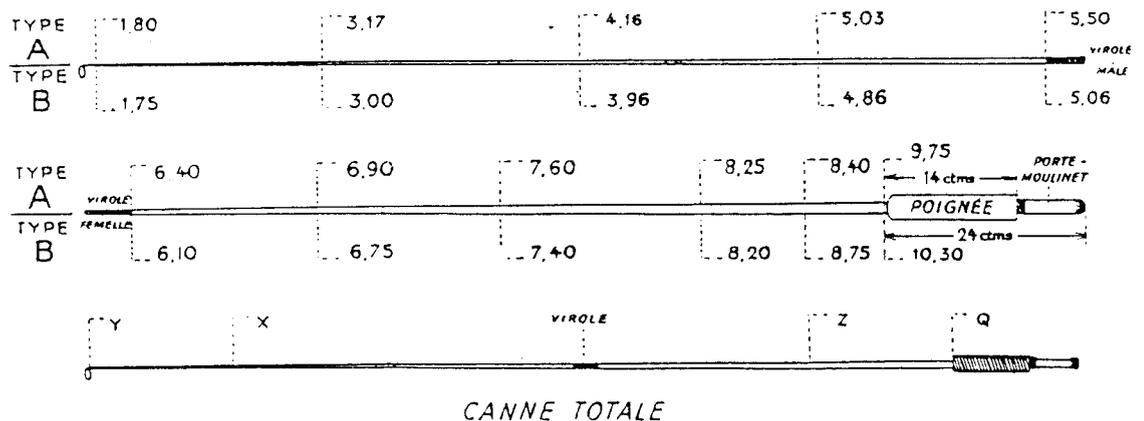
Pêchant cet été sur la Salach, en Autriche, avec un certain M. Bernard Meyer, champion local, je fis avec lui un match pour la pêche de l'ombre ; nous devions tous deux lancer la mouche sans arrêt pendant trois heures en pêchant dans l'eau en wading ; il n'y avait aucun gobage et le vent soufflait en bourrasques, on peut donc imaginer le nombre de lancers qu'il nous fallut faire ; à la fin du match, nous avions tous deux 20 ombres au tableau. Mon poignet était frais comme l'œil, celui de Bernard Meyer, à qui j'avais prêté la canne type B, était fourbu. J'ajoute, pour être tout à fait franc que, par temps calme, il me battait toujours à plate couture car il est doué d'une vue extraordinaire qui lui permet de distinguer dans l'eau chaque poisson et de le pêcher à coup sûr alors que je pêchais moi-même la rivière un peu au hasard.

Une autre histoire aussi récente : mon bon ami R... qui pêche à la truite depuis plus de vingt ans et qui répond exactement à la définition de l'as en la matière, l'homme qui m'a appris à lancer et qui continue à faire mon admiration, n'employait jusqu'ici que des cannes du type anglais normal, de très bonne qualité ; au début de cette année il s'était fait faire à Londres une canne du type américain qu'il adopta par suite exclusivement. Toutefois, un certain dimanche matin, nous décidâmes de nous consacrer entièrement aux grosses truites (je dis « grosses » truites et j'y insiste, malgré que j'entende d'ici ricaner la Coccinelle comme si elle était venue se percher au haut de mon stylo pendant que j'écris).

En nous habillant dans le tackle-room de mon ami, il se décida brusquement à reprendre sa canne de l'année dernière, pensant qu'elle était plus costaud et plus appropriée que l'américaine à la pêche des gros morceaux dont nous allions tâter, ces truites qui se sont si souvent



En haut, coupe d'un bambou montrant en A la coupe pour construction simple, en B et C les 2 coupes pour construction double n'utilisant que la partie dure du bois. Au milieu : construction simple. En bas : construction double.



CANNE TOTALE

Type A. — Modèle perfectionné de la canne idéale, type américain : longueur, 2^m,48 ; poids, 145 grammes.

Type B. — Modèle standard actuel des cannes américaines : longueur, 2^m,60 ; poids, 140 grammes.

(Les ligatures servent uniquement à fixer les anneaux.)

C'est de X à Z qu'il faut renforcer la canne en épaisseur de bambou pour obtenir la puissance. De X à Y, l'épaisseur doit diminuer plus rapidement afin d'avoir une tête de scion très fine, permettant une plus grande précision et réduisant la fatigue du poignet. De Z à Q, les différences d'épaisseur ont moins d'importance ; c'est ainsi que, dans le type B, l'augmentation d'épaisseur assez rapide à ce niveau, n'a pas donné autant de rouleur que dans la canne. A cet égard l'augmentation est plus faible. La proportion adoptée dans la canne B ne semble donc pas justifiée.

ARDE n° 7 octobre 1935

payé notre tête dans le bief du haut ; je le laissai faire sans rien dire, mais en me promettant tout bas une bonne rigolade.

La pêche s'étendait sur une longueur de quelque 10 kilomètres ; arrivés au bord de l'eau, nous montâmes nos cannes et fîmes quelques lancers pour voir si tout marchait bien. Je m'apprêtais à m'éloigner lorsque je constatai que R... continuait à faire de faux lancers à tours de bras, puis se mettait à examiner, l'air furibond, les viroles et le bambou de sa canne. « Mon sacré fils, bougonna-t-il, a de nouveau pris ma canne et l'a esquinée, elle doit être fendue, je ne peux plus arriver à tendre le fil. » Je m'attendais à cette surprise, car j'avais maintes fois eu la même impression au cours de mes nombreux essais. Bien entendu la canne était en parfait état, de même que la soie ; je l'expliquai à R... qui, au début, me regarda un peu de travers, mais après un second examen minutieux (car il n'est pas de ceux à qui l'on peut apprendre grand chose sur la pêche), finit par me dire : « Eh bien ! mon vieux Charley, j'ai compris, commencez à pêcher, je reviens dans un quart d'heure, juste le temps de chercher ma petite canne. »

Si vous doutez de mon histoire, chère Coccinelle, allez interroger

mon ami R..., il habite à... et sa pêche est sur... Et puis non, tant pis je préfère encore vous voir continuer à ricaner, vous seriez capable de venir nous embêter tous les dimanches et de découvrir le grand secret que R... et moi gardons jalousement jusqu'à nouvel avis, de peur que les Fish-Hogs, comme disent les Anglais, n'en profitent avant nous.

Conclusion de tout ceci : il est possible, et tous les bons constructeurs français doivent y parvenir facilement comme les Anglais ou les Américains, de construire une canne à mouche à la fois légère, courte, raide dans le bon sens du mot, robuste, et capable de surmonter tous les obstacles. Il est possible de la vendre à un prix abordable ; le schéma chiffré que je publie pourra servir, s'ils le veulent bien, aux fabricants qui liront cet article. Je leur livre bien volontiers le résultat de mes recherches, heureux de penser que, grâce à moi, beaucoup de confrères pêcheurs de mouches, beaucoup de lecteurs d'*Au bord de l'Eau*, pourront connaître à leur tour la joie sans mélange que je trouve sur toutes les rivières et dans toutes les circonstances depuis que je possède ma chère « type A ».



LES CANNES ET LES SOIES COMMENT LES ÉQUILIBRER

Par Ch. RITZ (*Suite et fin*)

Je voudrais aujourd'hui compléter mes précédents articles par un aperçu sur le lancer de la mouche suivant les deux principales méthodes qui sont : la méthode anglaise et la méthode américaine.

Je m'excuse de faire ainsi appel à l'étranger, mais il n'y a pas encore, que je sache, une méthode française.

Je vais m'efforcer d'être aussi bref que possible, puisque notre cher rédacteur en chef veut maintenant, paraît-il, des articles en style télégraphique.

Nous nous trouvons donc en face de deux méthodes : l'une anglaise (*English style*), l'autre américaine, qui est du reste dérivée et perfectionnée de la première et qui est l'*American style*.

L'*English style* comporte des cannes lourdes, plutôt longues : 9 pieds à 9 pieds 1/2 (c'est-à-dire 2^m,75 à 2^m,90), pesant de 160 à 170 grammes; leur action est lente car elles sont souples, le scion lourd; les anneaux sont petits, souvent tous en agate; l'anneau de pointe l'est toujours et se casse facilement, au risque d'écorcher la soie). Il faut savoir, au reste, que les anneaux en agate augmentent considérablement le poids d'une canne et ont, à mon avis, tendance à la déséquilibrer; de plus, leur petit calibre n'est pas fait pour faciliter le shoot. La poignée de liège est généralement grosse et longue.

Je trouve à ces cannes anglaises des avantages et des inconvénients. Avantages : ferrage lent, donc facile à contrôler; facilité pour maîtriser le poisson dans les rivières aux bords escarpés et aux berges hautes; canne surtout intéressante pour la mouche noyée, la cuillère-mouche, le vairon naturel, etc. Inconvénients : fatigue considérable pour le poignet, obligation de faire plus de faux lancers, trajet de la soie dans l'air assez lent, trajectoire peu tendue, accrochages fréquents dans l'herbe par derrière; enfin précision moyenne, car plus la canne est lourde, et surtout le scion, moins bien elle est en main.

Dans l'*American style*, la canne est légère : 130 grammes environ, plutôt courte : 8 pieds à 8 pieds 1/2 (1^m,55 à 1^m,70), raide, d'action ultra-rapide, légère du scion et cependant très puissante; les anneaux sont en acier tungsten, type snake, incassables, très larges et légers, poignée courte et mince, en liège.

Avantages : aucune fatigue pour le poignet, facilité pour maintenir la mouche à bonne hauteur pendant tout le lancer, donc pas d'accrochage derrière, lancer très rapide, excellent shoot, lancers moins nombreux aussi, facilité pour étendre soie et bas de ligne dans l'air avant de toucher l'eau et, grâce au shoot, pour atteindre des points inaccessibles sous les branches; de plus, en raison de la raideur, la mouche se sèche admirablement dans l'air, (gros avantage si l'on pêche les rivières de montagne où la mouche se noie constamment), ferrage ultra-rapide, ce qui est bien commode lorsqu'on pêche loin, surtout pour la mouche sèche en descendant, sur des eaux lentes où l'on a parfois plus de 20 mètres de fil non tendu, ou si l'on pêche en eau lente au delà d'un courant; enfin possibilité d'employer des bas de ligne extra-long, de 4 yards; le poser de la soie

t du bas de ligne sur les eaux plates peut se faire sans la moindre ride.

Mais inconvénients : par suite de la raideur de la canne et de sa rapidité d'action, le ferrage est très délicat et exige un excellent contrôle des réflexes; de plus, risque de casse plus fréquente au ferrage (vérier souvent le point d'attache de la mouche, surtout après des accrochages dans l'herbe; la « grosse » qui casse au ferrage est le plus souvent une truite ordinaire, la casse est due au mauvais état du bas de ligne ou à sa trop grande siccité).

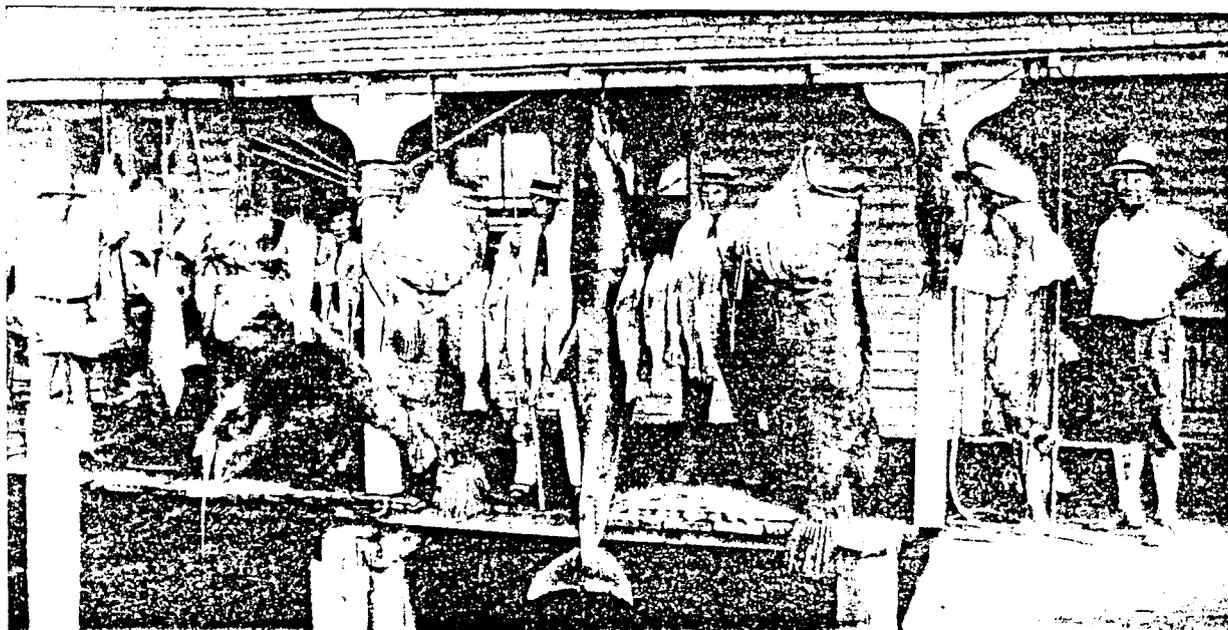
En conclusion, je suis personnellement partisan de la canne dite américaine; je l'ai du reste longuement expliqué avec preuves à l'appui dans mon dernier article. Nombreux sont aujourd'hui les as français de la mouche sèche qui l'ont adoptée d'enthousiasme. On peut déjà en obtenir en France des modèles se rapprochant de très près du type A. Chose curieuse, les Anglais eux-mêmes commencent à y venir et plusieurs fabricants d'outre-Manche, Hardy, Farlow, Ogden-Smith, se sont mis à les fabriquer. En France, il en est un qui a parfaitement compris leur intérêt : c'est Perrot, qui fabrique dans le style américain des cannes pratiques et à prix abordable.

Il va sans dire que les Américains se sont outillés pour produire ce modèle en série. Malheureusement leurs engins, dits de luxe, sont vendus à des prix élevés; fabriqués par un personnel spécialisé, leur présentation est impeccable, mais je trouve que leur équilibre, leur poids et leur action ne correspondent pas du tout à mon type A; elles sont beaucoup trop « triques » pour mon goût.

Pour vous éviter des tâtonnements et des erreurs dans le choix de l'une d'elles, je pense vous rendre service en vous citant les seuls fabricants américains qui aient, à mon avis, la technique et l'expérience nécessaires pour pouvoir vous donner la perfection. Les premiers fabricants de cannes en bambou refendu aux Etats-Unis furent Lanmon, Leonar et Payne. Le premier n'existe plus; le second a été repris par William Mills, qui fait d'excellentes fabrications; quant à Payne, le fils continue la tradition de son père; j'ajoute Thomas et Divine.

En Angleterre, la marque Leonard a une telle réputation que les cannes fabriquées autrefois par le vieux Leonard sont follement recherchées et se vendent deux ou trois fois plus cher qu'à l'achat, sous prétexte qu'elles ont une action que l'on n'obtient plus aujourd'hui. C'est je crois pure imagination et, à mon avis, les cannes de Payne, de Hardy et d'Ogden Smith sont nettement meilleures.

La conclusion de tout ceci, c'est que si la fabrication d'une canne à mouche est une chose extrêmement difficile, nécessitant beaucoup de temps, une attention minutieuse et des ouvriers spécialisés, le choix pour l'amateur est bien délicat lui aussi; au prix où elles sont, étant donné l'état actuel de nos affaires à tous, on ne peut changer de canne à chaque saison. Il faut donc choisir en toute connaissance de cause, comme il devrait être normal de le faire pour choisir une épouse; je souhaite que mes quelques articles sur ce sujet vous aient facilité les choses (pour les cannes et non pour l'épouse !)



Une jolie après-midi de pêche dans la baie de Daltona...

(Cl. Wide-World.)